



Walter Scott
Waverley
et autres romans

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE SYLVÈRE MONOD ET JEAN-YVES TADIÉ,
AVEC LA COLLABORATION D'ALAIN JUMEAU
ET HENRI SUHAMY

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

WALTER SCOTT

Waverley

et autres romans

ÉDITION ÉTABLIE SOUS LA DIRECTION
DE SYLVÈRE MONOD ET JEAN-YVES TADIÉ,
AVEC LA COLLABORATION D'ALAIN JUMEAU
ET HENRI SUHAMY

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2003.

WAVERLEY
OU
C'ÉTAIT IL Y A SOIXANTE ANS

*Sous quel roi, traîne-savates ? Réponds,
ou meurs.*

Henri IV, II^e partie¹.

PRÉFACE GÉNÉRALE

*Et faut-il que je démêle
L'entrelacs de mes sottises ?
Richard II, acte IV¹.*

Ayant décidé de rédiger un exposé liminaire sur les compositions offertes ici au public, avec des notes et des illustrations, l'auteur, sous le nom duquel elles sont maintenant réunies pour la première fois, sent qu'il a la tâche délicate de parler de lui-même et de ses préoccupations personnelles plus peut-être qu'il n'est élégant ou prudent. Sur ce point, il court le risque d'apparaître au public dans la même position que l'épouse muette du recueil d'histoires drolatiques dont le mari, qui avait dépensé la moitié de sa fortune pour la guérir de son infirmité, aurait volontiers consacré l'autre moitié à la restauration de son état antérieur. Mais c'est là un risque inséparable du travail que l'auteur a entrepris, et il ne peut que promettre de cultiver l'égotisme aussi peu que les circonstances le permettront. Ce qui peut-être laisse pressentir qu'il n'est que médiocrement disposé à tenir sa parole est qu'après s'être présenté à la troisième personne du singulier il se met, dans le deuxième paragraphe, à faire usage de la première personne. Mais il lui semble que la modestie apparente qui appartient au premier de ces deux modes de rédaction est contrebalancée par l'inconvénient de la raideur et de l'affectation qui l'accompagnent pendant un récit de quelque longueur, et qu'on peut observer plus ou moins dans tous les ouvrages qui utilisent la troisième personne, depuis les *Commentaires* de César jusqu'à l'*Autobiographie* d'Alexandre le Correcteur².

Il me faudrait retourner à une période très ancienne de

ma vie si j'avais pour intention de relater mes premiers exploits en tant que conteur, mais je crois que quelques-uns de mes vieux camarades d'école peuvent encore témoigner de la réputation remarquable que j'avais de posséder un tel talent, en un temps où les applaudissements de mes compagnons me dédommageaient des disgrâces et des punitions que le futur auteur de romans s'attirait, en s'adonnant lui-même à l'oisiveté, et en y incitant les autres, pendant des heures qui auraient dû être employées à notre travail. Le principal plaisir de mes vacances était de m'évader avec un ami qui, entre tous, partageait mes goûts, et, l'un après l'autre, de nous réciter l'un à l'autre toutes les folles aventures que nous pouvions inventer. Nous racontions, à tour de rôle, d'interminables histoires de chevaliers errants, de batailles, d'enchantements, qui se poursuivaient du jour au lendemain comme le permettaient les circonstances, sans jamais envisager d'aboutir à un dénouement. Comme nous gardions strictement secret l'objet de ces entretiens, ils acquirent tout le caractère d'un divertissement ésotérique, et, pour en faire les décors de nos plaisirs, nous choisissions de longues promenades parmi les alentours solitaires et romantiques du Siège d'Arthur, des rochers de Salisbury³, des collines de Braid, et autres endroits semblables dans le voisinage d'Édimbourg ; et le souvenir de ces vacances constitue encore une oasis dans le cours du pèlerinage qu'il me faut me remémorer. J'ai seulement à ajouter que mon ami vit toujours, gentilhomme prospère⁴, mais, occupé à des affaires plus importantes, il me sait gré de ne pas désigner plus clairement celui qui fut le confident de mes mystères enfantins.

Quand l'enfance se transforma en adolescence, appelant des études plus sérieuses et des soucis plus graves, une longue maladie me renvoya au royaume de l'imagination, comme par une sorte de fatalité. Le trouble dont je souffrais venait, en partie du moins, de la rupture d'un vaisseau sanguin, et pendant une longue période, le mouvement et la parole furent considérés comme radicalement dangereux. Je restai totalement alité plusieurs semaines, et pendant tout ce temps je n'eus pas le droit d'élever la voix au-dessus d'un chuchotement, ni de manger plus d'une cuillerée ou deux de riz bouilli, ni d'avoir de couverture plus épaisse qu'une mince courtépointe. Quand le lecteur saura que j'étais à ce moment-là un jeune homme en pleine

croissance, doté de l'ardeur, de l'appétit et de l'impatience de mes quinze ans, et que naturellement je souffrais beaucoup de ce régime sévère que les rechutes fréquentes de ma maladie rendaient indispensable, il ne sera pas surpris d'apprendre qu'on me laissait toute latitude en matière de lecture — n'ayant guère d'autre distraction —, et encore moins si je lui dis que j'abusais de toute cette liberté qui m'était donnée de disposer ainsi de mon temps.

Il y avait en ce temps-là une bibliothèque circulante à Édimbourg, fondée, je crois, par le fameux Allan Ramsay⁵, et qui, en plus de la très respectable collection de livres de toutes sortes qu'elle contenait, était très riche, comme on pouvait s'y attendre, en ouvrages d'imagination. Elle offrait des spécimens de tous les genres, depuis les romans de chevalerie, et les massifs in-folio de *Cyrus* et de *Cassandre*⁶, jusqu'aux ouvrages les plus réputés des périodes plus récentes. Je me plongeai dans ce grand océan de livres sans boussole et sans pilote ; et sauf si quelqu'un avait la charité de jouer aux échecs avec moi, je n'avais le droit de rien faire à part lire, du matin au soir. Par gentillesse et par pitié, à tort peut-être, quoiqu'il n'y eût là rien que de naturel, on m'autorisait à choisir ce que mon bon plaisir me poussait à étudier, selon le même principe que celui qui consiste à laisser les enfants suivre leurs caprices pour les empêcher de faire des sottises. Comme je n'avais rien d'autre pour satisfaire mon goût et mon appétit, je m'indemnisai en devenant un glouton de livres. En conséquence je crois que j'ai lu la quasi-totalité des romans, des vieilles pièces de théâtre et de la poésie épique que contenait cette prodigieuse collection, et sans doute j'amassais inconsciemment des matériaux en vue de la tâche à laquelle ce fut mon destin de m'employer si abondamment.

Cependant je n'abusai pas en tout point de la liberté qui m'était allouée. La pratique familière des miracles artificieux qui surviennent dans les romans amena un certain degré de satiété, et peu à peu je me mis à chercher dans les livres d'histoire, dans les mémoires, les récits de voyages et d'expéditions, et dans les ouvrages de même nature, des événements aussi merveilleux que ceux que produisait l'imagination, et qui avaient en plus l'avantage d'être, dans une large mesure, véridiques. La période de deux ans pendant laquelle on me laissa exercer toute ma liberté de choix fut suivie par un séjour temporaire à la campagne,

où je me trouvai à nouveau très solitaire, sans autre distraction que celle que me dispensait une bibliothèque bien fournie, quoique surannée. Je ne peux pas mieux décrire l'usage confus et effréné que je fis de ce qui m'était ainsi offert qu'en renvoyant mon lecteur aux études désordonnées de Waverley placé dans une situation similaire, les passages relatifs à son système de lecture ayant été inspirés par des souvenirs personnels. Qu'il soit bien entendu que la ressemblance ne s'étend pas plus loin.

En s'écoulant, le temps apporta les bienfaits d'une santé affermie et d'une vigueur corporelle qui dépassèrent tout ce qui avait été attendu ou espéré. Les études austères dont je ne pouvais pas me passer pour me rendre apte à exercer ma profession occupèrent la plus grande partie de mes journées ; la compagnie de mes amis et camarades qui s'apprêtaient à entrer dans la vie en même temps que moi emplissait les intervalles, ainsi que les divertissements habituels aux jeunes gens. Je me trouvais dans une situation qui m'obligeait à travailler sérieusement, car, d'une part, ne possédant aucun de ces privilèges particuliers qui ont la réputation de favoriser une avancée rapide dans la carrière juridique, et, d'autre part, n'étant pas exposé à des obstacles insolites susceptibles d'interrompre le cours de mes études, je pouvais raisonnablement espérer réussir en fonction de l'intensité plus ou moins grande de la peine que je me donnerais pour accéder au métier d'avocat.

Il n'entre pas dans le cadre du présent récit de relater en détail comment le succès obtenu par quelques ballades eut pour effet de changer toute l'orientation et tout le contenu de ma vie, et de transformer un laborieux homme de loi, établi depuis quelques années, en adepte de la littérature. Il suffit de dire que j'assumais ce rôle depuis plusieurs années avant de penser sérieusement à me lancer dans un ouvrage d'imagination en prose, bien qu'entre une ou deux de mes tentatives poétiques et le genre romanesque il n'y eût pas d'autre différence que le fait d'être écrites en vers. Mais toutefois je peux signaler qu'en ce temps-là — il y a hélas ! trente ans de cela aujourd'hui — j'avais entretenu le désir ambitieux de composer un conte de chevalerie, qui devait être dans le style du *Château d'Otrante*⁷, avec de nombreux personnages typiques de la Frontière, et des événements surnaturels. Ayant de manière imprévue retrouvé un chapitre de ce projet d'ouvrage parmi quelques vieux papiers,

je l'ai joint à cet essai liminaire⁸, pensant que quelques lecteurs pourraient considérer comme dignes d'intérêt les premières tentatives de composition romanesque faites par un auteur qui, par la suite, a écrit tellement dans ce domaine. Et ceux qui se plaignent, non sans raison, de la profusion des contes qui ont suivi *Waverley*, peuvent bénir leur étoile d'avoir échappé de peu à une inondation dont le commencement, qui avait bien failli se produire dès la première année de ce siècle, a été retardé de quinze ans.

Le thème particulier du texte mentionné ci-dessus ne fut jamais repris, mais je n'abandonnai pas l'idée de composer en prose une histoire imaginaire, tout en décidant de donner une autre tournure au style de l'ouvrage.

Mes premiers souvenirs des paysages et des coutumes des Highlands produisirent une impression si favorable, dans le poème intitulé *La Dame du lac*⁹, que je fus conduit à envisager de tenter quelque chose du même genre en prose. J'avais souvent séjourné dans les Highlands en un temps où elles étaient beaucoup moins accessibles, et beaucoup moins visitées qu'elles n'ont été ces dernières années, et je connaissais beaucoup des vieux guerriers de 1745, qui, comme la plupart des anciens combattants, se laissaient facilement convaincre de livrer leurs batailles à nouveau, pour le bénéfice d'un auditeur aussi intéressé que je l'étais moi-même. Il me vint naturellement à l'esprit que les traditions séculaires et la noblesse d'âme d'un peuple qui, vivant à une époque et dans un pays de civilisation avancée, restait imprégné de façons de vivre appartenant aux origines de la société, devaient fournir un sujet favorable à un récit romanesque, à condition de ne pas gêner une histoire piquante en la racontant¹⁰.

C'est avec quelque idée de ce genre que, vers l'année 1805, je couchai rapidement sur le papier environ un tiers du premier volume de *Waverley*. On l'annonça comme devant être publié par le regretté M. John Ballantyne¹¹, libraire à Édimbourg, sous le titre de *Waverley, ou il y a cinquante ans*, titre changé plus tard en *Il y a soixante ans*¹², afin que la date réelle de la publication fût rendue conforme à la période où se situait l'action. Ayant continué jusqu'au septième chapitre, je crois, je montrai mon travail à un critique de mes amis¹³, dont l'avis fut défavorable; et, ayant alors quelque réputation en tant que poète, je ne souhaitais pas risquer de la perdre en m'essayant à un nouveau style

de composition. En conséquence je mis à l'écart l'ouvrage que j'avais commencé, sans regret ni protestation. Je dois ajouter que, bien que mon ingénieux ami ait, par la suite, révoqué son verdict, le public ayant fait appel, cela ne met en rien son bon goût en doute, car le spécimen soumis à son examen n'allait pas au-delà du départ du héros pour l'Écosse, et ne s'était donc pas engagé dans la partie de l'histoire qui fut finalement trouvée la plus intéressante.

Mais quoi qu'il en soit, ce fragment du manuscrit fut remisé dans les tiroirs d'un vieux bureau qui, quand j'arrivai à Abbotsford pour y résider, en 1811¹⁴, fut placé dans un grenier servant de débarras, et entièrement oublié. Ainsi, bien que, parmi d'autres escapades littéraires, mes pensées se fussent parfois tournées vers la poursuite du roman que j'avais commencé, comme je ne pouvais cependant pas mettre la main sur ce que j'avais déjà écrit, après avoir fouillé dans tous les réceptacles qui se trouvaient à ma portée, et que j'étais trop paresseux pour essayer de le récrire de mémoire, à chaque fois j'écartais de mon esprit tous les projets de cette nature.

Deux événements, en particulier, me remirent en mémoire le manuscrit égaré. Le premier fut le succès important et bien mérité obtenu par Mlle Edgeworth¹⁵, dont les personnages irlandais ont si bien réussi à familiariser les Anglais avec le caractère plein de gaieté et de gentillesse de leurs voisins d'Irlande, que, on peut le dire en vérité, elle a fait plus pour parachever l'Union que, peut-être, toutes les dispositions législatives qui ont immédiatement suivi ce succès¹⁶.

Sans avoir la présomption d'espérer rivaliser avec le bel humour, la tendresse touchante et l'admirable délicatesse dont sont pénétrées les œuvres de ma talentueuse amie, j'avais le sentiment qu'il était possible de tenter de faire, pour mon pays, quelque chose du même genre que ce que Mlle Edgeworth avait avec tant de bonheur réalisé pour l'Irlande, quelque chose qui pourrait présenter ses habitants à ceux de la nation sœur sous un jour plus favorable qu'on ne les avait vus précédemment, et avoir pour résultat de leur attirer de la sympathie pour leurs vertus, et de l'indulgence pour leurs faiblesses. Je me disais aussi qu'une grande partie du talent qui me manquait serait peut-être compensée par la connaissance intime du sujet que je pouvais prétendre bien posséder, ayant parcouru la plupart des régions d'Écosse, aussi bien dans les Highlands que dans

les Lowlands, fréquenté la partie la plus âgée de cette population, de même que la plus moderne, et entretenu depuis mon enfance des relations cordiales et sans contraintes avec mes compatriotes de tous rangs, du pair écossais au laboureur écossais. Ces idées me venaient souvent à l'esprit, et formaient la branche ambitieuse de ma théorie, si loin que j'aie pu être de la réaliser en pratique.

Mais ce ne furent pas seulement les succès éclatants de Mlle Edgeworth qui provoquèrent mon émulation et secouèrent mon indolence. Je me trouvai d'aventure engagé dans un travail qui constitua une sorte d'exercice et me donna l'espoir que je pourrais, avec le temps, maîtriser la technique de la composition romanesque et acquérir la réputation d'un assez bon artisan.

Au cours de l'année 1807-1808 j'entrepris, sur la demande de John Murray¹⁷, Esquire, d'Albemarle Street, de préparer pour la publication quelques écrits posthumes du regretté M. Joseph Strutt¹⁸, connu comme peintre et comme collectionneur, parmi lesquels se trouvait un roman inachevé, intitulé *Queen-Hoo-Hall*. La scène de cette histoire était située sous le règne d'Henri VI, et l'ouvrage était conçu de façon à représenter les mœurs, les coutumes et le langage des gens qui vivaient en Angleterre pendant cette période. La vaste érudition que M. Strutt avait acquise sur de tels sujets, grâce au lourd travail de compilation d'où résultent son *Horda Angel Cynnan*, ses *Antiquités royales et ecclésiastiques* et son *Essai sur les sports et passe-temps du peuple d'Angleterre*, l'avait familiarisé avec toute la science du passé nécessaire au projet qu'il avait de composer ce roman ; et, malgré les signes de hâte et de flottement, naturels puisque l'auteur en était à son premier jet, que portait le manuscrit, celui-ci montrait, à mon avis, une grande puissance d'imagination.

L'ouvrage étant inachevé, je jugeai que, puisque j'en assurais l'édition, il m'incombait de le compléter par un dénouement bref et logique, tel qu'on pouvait le reconstituer d'après le récit dont M. Strutt avait tracé les grandes lignes. Ce chapitre final est également ajouté à la présente introduction¹⁹, pour la raison déjà indiquée au sujet du fragment précédent. Cela constituait pour moi un pas de plus en direction de la composition romanesque ; et cet essai a en grande partie pour objet d'en conserver les traces.

Queen-Hoo-Hall n'eut cependant pas beaucoup de succès.

Je crus en comprendre la raison, et mon idée était que, en utilisant un langage trop archaïque, et en étalant trop abondamment sa connaissance des temps anciens, l'ingénieux auteur avait lui-même dressé un obstacle à son succès. Tout ouvrage conçu pour le simple divertissement doit être rédigé dans un langage facile à comprendre ; et quand, comme c'est le cas parfois dans *Queen-Hoo-Hall*, l'auteur s'adresse exclusivement au spécialiste du passé, il faut qu'il accepte que le lecteur ordinaire s'écarte de lui en exprimant la critique de Mungo, dans *Le Cadenas*²⁰, sur la musique mauritanienne : « À quoi bon moi entendre, si moi pas comprendre ? »

Je me mis en tête qu'il était possible d'éviter cette erreur ; et, en rendant un ouvrage de ce genre plus facile et plus ouvert à la compréhension du public, d'échapper à l'écueil sur lequel mon prédécesseur avait fait naufrage. Mais, d'autre part, la déception causée par l'accueil médiocre fait au roman de M. Strutt entraîna la conviction que les mœurs du Moyen Âge ne possédaient pas l'intérêt que j'avais imaginé²¹ ; et j'en arrivai à concevoir l'idée qu'un roman fondé sur une histoire se passant dans les Highlands, et sur des événements plus récents, aurait beaucoup plus de chances de plaire au public qu'un conte de chevalerie. Mes pensées, en conséquence, revinrent plus d'une fois à l'histoire que j'avais effectivement commencée, et à la longue le hasard me remit les feuillets perdus entre les mains.

Il se trouva, un jour où j'avais besoin de quelque attirail de pêche à l'usage d'un ami, que j'eus l'idée de fouiller le vieux bureau mentionné précédemment, dans lequel j'entreposais des objets de cette nature. J'arrivai jusqu'à lui, non sans difficulté, et, alors que je cherchais des lignes et des mouches, le manuscrit égaré depuis longtemps me tomba sous les yeux. Je me mis aussitôt à le compléter, en suivant mon projet initial. Et ici je dois avouer avec franchise que j'ai conduit cette narration selon une méthode qui ne méritait guère le succès que le roman obtint par la suite. Le roman de *Waverley* fut agencé avec si peu de soin que je ne peux pas prétendre avoir dessiné clairement un quelconque plan de l'ouvrage. L'ensemble des aventures de *Waverley*, et de ses mouvements d'un bord à l'autre du pays en compagnie du *cateran*²² des Highlands *Bean Lean*, est traité sans beaucoup d'art. C'était cependant ce qui

convenait le mieux au trajet que je voulais suivre, en me permettant d'insérer quelques descriptions de paysages et de mœurs qui tiraient de leur réalité un intérêt que les capacités de l'auteur n'auraient peut-être pas, sans cela, réussi à leur donner. Et, bien qu'en diverses occasions j'aie commis le même genre de péché, je ne me rappelle aucun autre de ces romans où mes transgressions aient été aussi graves que dans le premier de la série.

Parmi d'autres rumeurs sans fondement, on a dit que, pendant que le livre était en cours d'impression, l'auteur proposa à divers libraires de Londres de leur vendre les droits de publication de *Waverley*, pour un prix très modique. Il n'en fut pas ainsi. MM. Constable et Cadell²³, qui publièrent le livre, étaient les seules personnes connaissant le contenu de l'ouvrage, et ils en offrirent une somme importante alors que le livre était sous presse, ce qui cependant leur fut refusé, l'auteur ayant choisi de ne pas céder ses droits.

L'origine de l'histoire de *Waverley* et les faits particuliers sur lesquels elle est fondée sont indiqués dans l'introduction séparée qui est apposée à cette édition, et ne requièrent pas d'observation en cet endroit.

Waverley fut publié en 1814, et comme le nom de l'auteur ne figurait pas sur la page de titre, on laissa l'ouvrage faire son chemin dans le monde sans aucun des appuis habituels. Pendant quelque temps il n'avança que lentement, mais après les deux ou trois premiers mois sa popularité avait augmenté jusqu'à un niveau qui aurait comblé les espérances de l'auteur, même si celui-ci s'était flatté d'en entretenir de beaucoup plus grandes qu'il ne le fit jamais.

De toutes parts s'exprimait le désir de connaître le nom de l'auteur, mais sur ce point personne ne pouvait obtenir d'information authentique. À l'origine, ce qui me poussa à publier cette œuvre anonymement fut que j'étais conscient qu'il s'agissait d'une expérience faite sur le goût du public, laquelle selon toute probabilité pouvait échouer, et qu'en conséquence je n'avais nul intérêt à prendre sur moi le risque d'une déconfiture personnelle. À cet effet, des précautions considérables furent prises pour préserver le secret. Mon vieil ami et camarade d'école, M. James Ballantyne²⁴, qui imprima ces romans, avait seul la tâche de correspondre avec l'auteur, qui ainsi bénéficiait non seulement

de ses talents professionnels, mais également de ses compétences critiques. Le manuscrit original, ou, comme on le désigne techniquement, la copie, était transcrite sous la surveillance de M. Ballantyne, par des personnes de confiance ; et il n'y eut pas un seul cas de trahison pendant les nombreuses années où l'on eut recours à ces mesures de protection, malgré la diversité des employés qui furent engagés à différents moments. Deux jeux d'épreuves sortaient régulièrement de l'imprimerie. L'un était expédié à l'auteur par M. Ballantyne, et les modifications qu'il subissait étaient recopiées de sa main à l'usage des typographes, de sorte que même les épreuves corrigées par l'auteur ne pénétraient jamais dans l'atelier d'imprimerie ; et ainsi la curiosité des investigateurs acharnés qui se livraient à la plus minutieuse des enquêtes était complètement prise en défaut.

Mais bien que la raison de dissimuler le nom de l'auteur en premier lieu, quand l'accueil réservé à *Waverley* restait incertain, fût assez naturelle, il est plus difficile, peut-on penser, d'expliquer ce même désir de maintenir le secret pendant que les nouvelles éditions se suivaient de près, atteignant entre onze et douze mille exemplaires et prouvant le succès de l'ouvrage. Je regrette de ne guère pouvoir donner de réponse satisfaisante aux questions qu'on me pose sur ce sujet. J'ai déjà fait savoir ailleurs que je ne peux guère mieux me justifier d'avoir choisi de rester anonyme qu'en disant, avec Shylock, que telle était mon humeur²⁵. On notera que je n'étais pas, comme on peut l'être habituellement, stimulé par un désir de gloire personnelle, c'est-à-dire par le désir de voir mon nom venir à la surface des conversations de mes semblables. Quant à la célébrité littéraire, méritée ou imméritée, j'en avais déjà obtenu assez pour contenter un esprit plus ambitieux que le mien ; et, si je m'étais lancé dans une nouvelle bataille à l'assaut de la renommée, on aurait pu dire de moi que je mettais en danger celle que je possédais, au lieu de me donner quelque chance sérieuse d'en acquérir davantage. Je n'étais pas plus poussé par aucun de ces motifs qui, à une période plus ancienne de ma vie, auraient sans nul doute agi sur moi. Mes amitiés étaient formées, ma position sociale était établie, ma vie avait atteint le milieu de son chemin²⁶. Mon rang dans la société était plus élevé peut-être que je ne méritais, aussi élevé sans doute que je souhaitais, et un succès littéraire, de quelque degré qu'il fût,

n'aurait guère pu modifier ou améliorer de façon importante ma situation personnelle.

Je n'étais donc pas piqué par l'éperon de l'ambition, dont l'effet stimulant se fait habituellement sentir en pareil cas ; et cependant on ne devrait pas faire peser sur moi l'accusation d'avoir eu la mauvaise grâce ou la grossièreté de rester indifférent aux louanges du public. Je n'éprouvais pas une gratitude moindre à l'égard de la faveur populaire du fait de ne pas la proclamer, de même que l'amoureux qui porte contre son sein le gage d'amour que lui a donné sa maîtresse ressent autant de fierté, quoique moins de vanité, à le posséder, que tel autre qui exhibe le signe de ses faveurs sur son chapeau. Loin d'entretenir un état d'esprit si discourtois, j'ai rarement éprouvé autant de satisfaction que quand, au retour d'un voyage d'agrément²⁷, je trouvai *Waverley* au zénith de la popularité, et la curiosité publique s'enquérant à grands cris du nom de l'auteur. La connaissance que j'avais des suffrages du public était comme la possession d'un trésor caché, dont le propriétaire ne jouit pas moins que si le monde entier savait qu'il lui appartient. Le secret que je gardais comportait un autre avantage. Je pouvais apparaître sur la scène, ou m'en extraire à loisir, sans attirer de la part de certaines personnes d'autre attention ou observation qu'il n'en pouvait résulter de la seule conjecture. De plus, en ce qui concernait ma propre personne, en tant qu'auteur ayant remporté des succès dans une autre branche de la littérature, on aurait pu me reprocher d'abuser trop souvent de la patience du public ; mais à cet égard l'auteur de *Waverley* était aussi insensible à la critique que le fantôme de Hamlet à la peruisane de Marcellus²⁸. Peut-être la curiosité du public, exacerbée par l'existence d'un secret, et maintenue en éveil par les discussions auxquelles cette question donnait lieu à intervalles réguliers, fit-elle beaucoup pour perpétuer l'intérêt toujours aussi intense que suscitaient ces fréquentes publications. L'auteur était enrobé d'un mystère au dévoilement duquel on espérait que chacun de ses nouveaux romans apporterait quelque contribution, même si à d'autres égards on l'estimait inférieur à ses prédécesseurs.

On me jugerait peut-être coupable d'affectation si j'avais comme l'une des raisons de mon silence une aversion secrète à participer à des conversations personnelles sur mes propres travaux littéraires. C'est dans tous les cas une

fréquentation dangereuse pour un auteur que la présence continuelle autour de lui de ceux qui font de ses écrits un sujet de conversation fréquent et familier, mais qui ne peuvent juger qu'avec partialité des œuvres composées au sein même de leur compagnie. Les habitudes de fatuité que les auteurs acquièrent dans ces circonstances sont extrêmement pernicieuses pour un esprit bien ordonné, car la coupe de la flatterie, si elle n'abaisse pas, comme celle de Circé, les hommes au niveau des bêtes, ne manque jamais, quand elle est bue avec avidité, de réduire les meilleurs et les plus habiles au rang des sots. Ce risque fut en partie évité par le masque que je portais ; et mes réserves personnelles de vanité furent laissées à leur état naturel, sans être enrichies par la partialité des amis, ni par l'adulation des flatteurs.

Si l'on me demande encore d'autres raisons de la conduite que j'ai longtemps suivie, je ne peux que recourir à l'explication fournie par un critique, amical autant qu'intelligent ; à savoir que l'organisation mentale du romancier doit se caractériser, pour parler en termes de craniologie, par la passion de l'offuscation, poussée jusqu'à un point extraordinaire ! Je ne suis pas loin de soupçonner quelque penchant de ce genre dans ma nature ; car, dès le moment que je constatai l'extrême curiosité qui se manifestait à ce propos, j'éprouvai une satisfaction secrète à la frustrer, ce que, étant donné le peu d'importance de tout cela, j'ai du mal à expliquer.

Le désir que j'avais de rester caché dans mon rôle d'auteur de ces romans m'exposait de temps en temps à de fâcheux embarras, car il arrivait parfois que les personnes qui me connaissaient assez intimement me posent la question de façon directe. Dans ce cas, j'avais seulement le choix entre trois tactiques. Ou bien il me fallait livrer mon secret, ou bien répondre par une formule équivoque, ou bien, en dernier recours, nier les faits avec aplomb et fermeté. La première comportait un sacrifice qu'à mon avis personne n'avait le droit d'exiger de moi, puisque cette affaire ne concernait que moi. L'autre solution, donner une réponse incertaine, m'aurait inévitablement exposé au soupçon déshonorant de ne pas répugner à endosser un mérite — à supposer qu'il y en eût, fût-il minime — auquel je n'osais pas prétendre formellement ; ou bien, ceux qui pouvaient avoir de moi une opinion plus juste

LE CŒUR DU MID-LOTHIAN

<i>Notice</i>	1438
<i>Note sur le texte</i>	1455
<i>Notes</i>	1457
<i>Appendice: Dédicace et Introduction des Contes du tavernier</i>	
<i>Notes</i>	1492
<i>Indications bibliographiques</i>	1497

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

WAVERLEY

LE NAIN NOIR

LE CŒUR DU MID-LOTHIAN

Appendice

INTRODUCTION

AUX « CONTES DU TAVERNIER »

Introduction par Jean-Yves Tadié

Chronologie par Sylvère Monod

Note sur la présente édition

Notices et notes

Indications bibliographiques

par Sylvère Monod